

A lush, sun-drenched forest scene. A stone path leads through a large, gnarled tree archway. The light is warm and golden, filtering through the leaves. The overall atmosphere is magical and serene.

La Forêt de Brocéliande

Quatre histoires arthuriennes de
fées, de druides, et de magie,
inspirées des romans des chevaliers
de la Table Ronde

FÉLIX BELLAMY

Table des matières

Avertissement

BRUN DE LA MONTAGNE

A. — Notice

B. — Le roman

I

II

III

IV

V

Appendice

A. Présentation aux fées

B. Orientaux en Bersillant

C. Pieux langage

LE ROMAN DE MERLIN

I. Avant-propos

II. La genèse de Merlin

III. La tour de Vertigier

IV. Louve et Liépard

V. Viviane

VI. La Saint-Jehan-Baptiste

VII. L'Homme sauvage

VIII. Troisième et quatrième entrevue

IX. Cour d'Artur à Cramalot

X. Retour à Viviane

XI. Le Nain

XII. Comment Merlin print congié du roi Artuset de la reine Genièvre, et leur dist que c'estoit la dernière fois qu'ils le verroient

XIII. L'Enchantement

XIV

Appendice

A. Origine de Merlin

B. Vertigier

C. Les trois causes de mort

D. Les rois Ban, Bohors, etc.

E. Viviane

F. La fontaine

G. L'archevêque Dubrice

H. Kylkh y gwynfyd (le cercle du bonheur)

Note de l'éditeur :

LE ROMAN DE PONTIUS

I

II

Comment Pontius se partist de la cour du Roy secrètement

Comment Pontius manda ung nain par toutes les contrées de France et de Bretagne, annoncer ung fait d'armes qui se feroit en la forest de Bertelien tous les mardis de l'an

Comment Pontius conquist premier Bernard de la Roche, et l'envoya prisonnier a la belle Sidoine

Comment Ponthus conquist Geoffroy de Lusignan et l'envoya prisonnier à la belle Sidoine

Comment au tiers mardi Ponthus conquist Landry et l'envoya à la belle Sidoine

Comment le quart mardi Ponthus conquist Thiébault de Bloys, comte de Mortaigne, et l'envoya comme les autres, et aussi des autres chevaliers aux mardis ensuyvans

Comment Ponthus fit faire un convis (festin) et fit donner aux chevaliers à chacun selon qu'il avait desservi

III

Appendice

A. Vennes — Rennes, ville rouge

B. La fontaine des merveilles

LI ROMANS DE CLARIS ET LARIS

I

II

IV

V

BRUN DE LA MONTAGNE

A. — NOTICE

Voici un roman où l'on nous transporte en Bréchéliant, à la Fontaine merveilleuse ; cette fois, ce ne sont plus des tempêtes et des dislocations du ciel que l'auteur va mettre en branle ; ses devanciers d'ailleurs ont épuisé le chapitre des fureurs de la fontaine ; mais c'est par des scènes plus douces qu'il se propose de nous intéresser. Ce sont les Fées de Bréchéliant qu'il va nous montrer se réunissant à leur fontaine sous la douce clarté des astres de la nuit, et exerçant une de leurs principales prérogatives, celle de décerner à un jeune enfant, au fils d'un prince, les destinées de sa vie suivant leur bon plaisir.

Nous ne serons pas surpris que, suivant l'auteur du Roman de *Brun de la Montagne*, le seigneur Butor de la Montagne ait cédé à la tentation d'envoyer son fils nouveau-né aux fées de Bersillant (Bréchéliant), persuadé qu'il en reviendrait excellemment doué, et avec le présage des plus heureuses destinées.

Le Roux de Lincy, le premier, à ma connaissance, dans son ouvrage *Le Livre des Légendes* (1836) a reproduit plusieurs fragments (725 vers en tout) du roman manuscrit de *Brun de la Montagne*. Nous y trouvons le curieux épisode de la présentation de l'enfant aux fées ; il y a joint une brève analyse de l'œuvre.

M. de la Villemarqué, dans son intéressant article *Visite au Tombeau de Merlin* (Revue de Paris, t. XLI, 1837, p. 45) avait condensé en quelques pages les principaux traits de ce même épisode du roman. On trouvera encore cette même scène des Fées assez longuement reproduite, partie littéralement, partie abrégée en prose empreinte d'archaïsme pour s'harmoniser avec le langage du poète, dans le livre de Baron du Taya, *Brocéliande*, (1839), sous le

titre : Les Fées et l'Enfant. — L'auteur, ainsi qu'il le note lui-même, se servit de fragments inédits qui lui furent communiqués par M. Paulin Paris.

Le tome XXII de l'*Histoire littéraire de la France* (1852) p. 348-349, contient une courte notice de M. Paulin Paris sur le même roman. — Enfin en 1875, M. Paul Meyer a publié ce qui en reste, 3926 vers, en y joignant une analyse de l'ouvrage ¹.

Le Roman de *Brun de la Montagne* est une chanson de geste que plusieurs critiques considèrent comme étant de la fin du XIII^e siècle. — M. Paulin Paris croit qu'il est de cette époque, voir du commencement du XIV^e. — Selon M. P. Meyer, il serait plutôt de la seconde moitié du XIV^e siècle.

Il ne nous en est parvenu qu'un fragment de 3926 vers, c'est le début du poème ; il prend le héros à sa naissance, et le mène jusqu'à la quinzième année de son âge seulement, époque où il va commencer à courir les aventures. Ce fragment est par stances monorimes, stances de longueurs fort inégales, de dix, vingt, trente vers et davantage ; les vers sont de douze syllabes.

Si on en juge par ce qui nous en a été conservé, il ne faudrait que médiocrement regretter la perte du reste, disent les connaisseurs. On ne saurait nier en effet qu'un fastidieux remplissage n'encombre trop souvent la suite des événements ; les détails inutiles n'y sont point épargnés ; l'auteur prend plaisir à les développer : il n'omet rien.

Cependant, ce fragment n'est point dépourvu d'intérêt, au contraire même. C'est le seul roman connu où l'on ait introduit pareille scène de la présentation d'un enfant nouveau-né aux Fées des Fontaines. Et bien que le style soit souvent obscur et difficile, l'œuvre cependant n'est pas sans de gracieux détails et quelques vers bien tournés.

M. Paul Meyer est porté à supposer que l'auteur, qui d'ailleurs est inconnu, appartenait au Nord de la France. Aux raisons philologiques qui le lui font supposer, on pourrait

ajouter cette autre considération, que, à quatre reprises au moins l'auteur cite avec une certaine complaisance l'eau de Saine (vers 592, 951, 1551, 3129). Peut-être vivait-il sur ses bords.

Le nom de Barenton n'est pas cité dans l'ouvrage, il est seulement question de la fontaine de Bersillant. Cependant, il n'y a pas grande témérité à dire que cette fontaine où le poète assemble les fées est celle de Barenton, car Wace nous a appris que c'est à Barenton qu'elles se réunissent. Quant à la forêt appelée Bersillant, ce ne peut être que Brocéliande. Ce nom de Bersillant est répété plus de vingt fois dans le poème ².

L'auteur, j'en suis persuadé, ne connaissait que bien vaguement cette forêt de Bersillant ou de Brocéliande, et pas mieux la Fontaine aux Fées. Mais, où et quelles qu'elles fussent l'une et l'autre, en son opinion, c'est là qu'il a placé le principal et le plus intéressant épisode du fragment qui nous a été conservé, et c'est au voisinage de la forêt assurément que se passent les autres événements. En effet, le château de Butor de la Montagne est tout près de la forêt, puisqu'il suffit de moins d'une nuit : de quelques heures, pour que l'enfant pût être porté du château à la fontaine et pour être rapporté au château. Rien de cette histoire n'est donc étranger à la forêt de Bersillant ou Bréchéliant, et elle entre de droit en mon sujet.

Voici donc en abrégé ce que raconte l'histoire.

B. — LE ROMAN

I

Le poète commence par nous exposer (des vers 16 à 25) que les rois et les princes autrefois faisaient porter leurs

enfants dans les forêts, les lieux déserts, les prairies, sous un arbre, ou près des fontaines, espérant qu'ils y recevraient, de la part des fées, les destinées qui leur assureraient bonheur et gloire en leur vie ³.

(26) Certain jeudi au mois d'avril,

... au mois d'avril que li bois sont fuelli,
Violetes partout espanissent aussi,
Et que poind la verde herbe, et li pré sont foilli,

un puissant et vaillant seigneur de race royale, nommé Butor, sire de la Montagne, qui déjà vieux avait épousé une jeune femme, venait d'en avoir un fils.

(44) Grande fut la joie quand la dame fut délivrée, et le sire se prit à rendre grâces à Dieu. L'idée lui vint, pour avantager l'enfant, de le faire porter à une fontaine près d'un rocher, où les fées avaient coutume de venir s'ébattre :

49 De lez une fontaine, assez près du rochier ;
Car il avoit repaire de fées ou gravier
Qui aloient ou lieu touz dis esbanoier.

(53) « Pars, ami, dit-il à son messenger, pars avertir mes barons qu'ils viennent bien vite, car je veux les consulter. Mon épouse vient de me donner un moult bel enfant, et je veux l'envoyer, sans aucun retard, recevoir ses destinées. »

(59) — (66) Le messenger galope, rapide comme le vent ; il rassemble les barons, ils étaient plus de cent, et les invite, au nom du sire, à venir en grande hâte ; il s'agit de porter aux fées l'enfant de leur maître, pour qu'il ait ses destinées à la volonté de Dieu.

(87) C'est folie, se disent entre eux les barons ; veut-il donc se débarrasser de son enfant, le seigneur ? Vraiment, il ne saurait trouver meilleur expédient, car il se pourra bien rencontrer serpent ou lion qui lui aura bientôt donné la

mort. — Cependant, ils s’apprêtent à partir. « Retourne bien vite, disent-ils au messager, et rapporte à Monseigneur qu’il est plus sage de garder l’enfant. »

Le messager prend les devants, et tant galope qu’il crève son cheval au milieu d’une forêt. — (128) Il y rencontre quatre *murdriers* : « Ami, lui disent-ils, paie le droit de passage. » — L’infortuné leur expose sa pénurie, et leur raconte que pour accomplir en toute hâte l’ordre de son maître, il a tellement poussé son cheval que celui-ci est tombé de fatigue en chemin (160)

— Mais d’où viens-tu, lui demande un des quatre bandits, quel est ton seigneur ?

— Mon maître, répond-il, de sa dame vient d’avoir un petit enfant ; il le veut envoyer à la Roche-Dormant, et m’a dépêché pour convoquer ses barons. Son nom est Butor, le puissant seigneur de la Montagne. (192)

A ce nom le meurtrier tressaille de joie.

— C’est mon cousin germain, lui dit-il. Tiens, par l’amour que j’ai pour mon cousin germain et pour sa gentille épouse, prends ce mien cheval de Syrie (240), et si ta n’as ni denier ni maille, je vais t’en donner. Et je lui dois bien cela, car sans lui certain jour j’aurais été pendu comme larron meurtrier.

— Seigneur, répond le messager, je vous rends grâces, et puisque vous êtes de la noble lignée de Butor, apprenez-moi votre nom. (227)

— Ami, répond le meurtrier, je suis Morgadas, né en Tarsie. Allons, achève ton message, et salue de ma part Butor et sa chevalerie. Quant à moi, je reste avec ces compagnons, car je suis né pour le mal.

— Seigneur, dit le varlet, jamais homme ne fit telle courtoisie à pauvre messager. (239)

(217) Le messager donne de l’éperon au coursier de Syrie, et bientôt rencontre Butor entouré de vingt chevaliers, avec lesquels il s’était avancé à sa rencontre. Le messager lui fait savoir que ses barons désapprouvent sa résolution

d'envoyer son enfant aux fées, car c'est l'exposer à être tué par quelque animal féroce.

(297) Butor, loin d'être dissuadé, persiste fortement.

— Quoi qu'ils en pensent, dit-il, mon fils sera porté, car cela lui vaudra biens et honneurs. Mais dis-moi, viendront-ils aujourd'hui ?

— Sire, répond le varlet, chacun s'apprêtait, personne ne refusait, mais tous s'inquiétaient pour votre enfant, car ils craignent qu'il périsse, et si cela arrivait, certes avant trois jours ma dame affolerait de douleur. (310)

— C'est vrai, dit Butor, et à moi-même bientôt de mon corps la vie partirait. Mais que Dieu nous préserve. (314)

Le messager raconte ensuite son aventure dans la forêt et la générosité de Morgadas de Tarsie, le cousin germain de son seigneur. (352)

Puis tous retournent au château pour dîner. (375) Le dîner fut noblement servi. Mais, pour Butor, rien de ce qu'on lui servait ne lui plaisait, car il ne pensait qu'à envoyer son enfant à la Fontaine pour qu'il eût bonne aventure, et cela le rendait soucieux. (430)

(431) Un messager vient annoncer que les cent barons approchent. Butor, le dîner fini, monte à cheval et, accompagné de ses chevaliers, se porte à leur rencontre. (475)

(476) Il n'alla pas loin sans trouver les venants. A la vue de leur seigneur ceux-ci mirent pied à terre, le saluèrent et lui rendirent honneur ; puis fort courtoisement lui demandèrent pourquoi il les avait mandés (489)

— Pour Dieu, leur dit Butor, de vous je veux prendre conseil. (490)

De ma jonne moillier ⁴ ai un moult bel enfant
Et si n'a pas troys jors qu'elle en ot travail tant
Qu'onc dame n'en ot plus entretout son vivant.
Or le veu ge envoyer au bois de Bersillant ;
Une fontaine y a belle et clere et luissant ;

Et sachiez por certain qu'il i a repair grant
De fées seulement qui y vont esbatant.
Or i pourroit cheoir aventure plaissant,
Et destinée aussi noble et moult souffissant.
Distes moi vos conseil a un brief mot errant ⁵. » (502)

(503) « Seigneur, lui répond Bruiant, un chevalier que Butor estimait comme le plus prudent, Seigneur à quoi donc pensez-vous ?

Je suis certain que vous allez tout radotant,

vous n'avez ni sens ni raison, que vous voulez perdre votre fils nouveau-né, que nous aimons tant. Vous êtes âgé, vous avez de vastes domaines, et si l'enfant périssait, qui tiendrait après vous votre vaillante cité ? Sire, nous vous prions au nom de Dieu, de ne pas attrister votre cœur. » (515)

Mais Butor, qui consultait moins pour prendre avis que pour recevoir approbation, s'entête. « C'est ma résolution, dit-il, quoi que vous en pensiez, de l'y envoyer avant qu'il soit demain, car je sais qu'on y obtient des sorts qui peuvent nous mener à grand honneur et profit ; à la grâce de Dieu, nous l'y enverrons ! » (525)

Les barons ne résistent pas et promettent d'accomplir le bon plaisir de leur seigneur, bien qu'ils redoutent un malheur pour l'enfant (533) — (534) Tous ensemble reprennent le chemin du château. Butor était plein de joie en pensant que son fils allait être porté au lieu

Où li repairs estoit des fées amouereus (*bienveillantes*)
qui lui donneraient esprit, sagesse, bravoure.

(555) Butor a brisé la résistance des barons, mais ce n'est pas tout, il lui faut obtenir aussi le consentement de la dame, et avec elle il procède avec plus de ménagement.

Étant donc entré en ses chambres, il la complimente et la plaint d'abord, car elle était bien souffrante ; puis abordant le sujet, il procède par insinuation. « Belle sœur, lui dit-il, je ne déguiserai rien, et sans plus tarder je veux connaître votre intention » ; et il lui tient ce discours monotone à la vérité, mais de rime agaçante,

562 « Il a des lieux faés aux marches ⁶ de Champagne,
Et aussi en a il en la Roche grifaigne ⁷,
Et si croy qu'il en a aussi en Alemaigne
Et ou bois de Bersillant par desous la montaigne,
Et nonporquant aussi en a il en Espagne ;
Et tout cil lieu faé sont Artu de Bretagne ⁸. (567)

— (568) Oh ! sans doute, répond la dame sa *compaigne*, le roi Artus de Bretagne a beaucoup de lieux-faés ; mais à quel propos, sire, me contez-vous cela ? (571)

— Dame, dit Butor, hier vous mîtes au monde notre commun fils ; s'il plaît à Dieu, il sera vaillant chevalier, et, après nous, tiendra nos domaines. Pour Dieu, je vous prie de m'accorder un don ; mais si ma demande ne vous agrée, eh bien ! qu'elle soit nulle.

— Sire, répond la dame, demandez d'abord, et si votre demande n'est pas trop blessante, ni contraire à l'honneur et à la raison, ce qui ne peut être venant de vous, je vous l'accorderai vraiment. (583)

— Dame, je vous prie que vous me donniez votre fils, et par cette nuit sereine je le ferai porter à la Fontaine au bois de Bersillant, car il lui en peut échoir grand honneur ; cette demande, je crois, n'est pas un outrage, car j'aimerais mieux être noyé en Seine, brûlé ou pendu plutôt que de laisser périr mon enfant. (594)

— Votre dessin m'anéantit et me tue, répond la dame, tant il me cause de douleur ; ce sera la perte de mon enfant. (599)

Butor proteste, prie et supplie. Enfin, pour étouffer la résistance de la dame, il se fait valoir auprès d'elle, et en bon égoïste lui rappelle ses bienfaits ; et il en est encore à obtenir d'elle une première faveur.

« Quand vous estes de moy honorée et servie
Refuser ne devez ceste première fie (*fois*). » (613)

Enfin, tout en gémissant la dame laisse emporter l'enfant, mais recommande bien qu'on en prenne grand soin. « Cher ami, dit-elle à Butor, rapportez-le-moi sain et sauf aujourd'hui. » — « Dame, répond Butor, fiez-vous à moi, vous le reverrez aujourd'hui avant qu'il soit tard. »

L'enfant, bien enveloppé de précieuses étoffes d'or et de soie ouvrées en pays sarrazin, fut donc emporté de la chambre. On attendit que la nuit fut venue. (633)

Butor alors assemble ses chevaliers, et leur dit : « Seigneurs, il n'y a nul parmi vous qui ne soit de mes sujets et qui ne m'ait promis hommage et fidélité. Or, voyez ce petit enfant, hier au soir ma femme le mit au monde, elle consent que j'en fasse à ma volonté. Il faut qu'aujourd'hui il soit à la Fontaine de Bersillant porté, mais faites-lui bonne garde. » (644) — « Qu'on me fasse cruellement mourir, s'écrie Bruiant, d'Inde majeure, si je ne rapporte ici votre enfant, et s'il a plus de mal que vous ne lui en voyez. » (655) Après Bruiant, un autre chevalier dit qu'il prendra l'enfant dans ses bras, qu'il le portera à la fontaine, qu'il se tiendra tout auprès pour entendre les destinées que lui feront les fées, puis qu'il le rapportera à Butor.

A ces mots, celui-ci est transporté de joie. « C'est au soin qu'on mettra à garder l'enfant, dit-il, et à me raconter les dons des fées, que je reconnaîtrai qui m'aime le mieux. » — « Que, celui qui l'enfant perdra, répond le chevalier, ou ne le saura bien garder, soit pendu aussi haut que jamais oiseau vola. » (675)

(676) Butor prend l'enfant aux bras de la nourrice et le remet à Bruiant et à l'autre chevalier qui était fort riche, car il était, dit-on, roi de Grèce ou prince de la Liche (*Laodicée*, P. Meier⁹).

« Nous vous promettons, disent les deux nobles barons,
Que jamais au chastel ne serons retournant
S'aura vos fils esté ou bois de Bersillant,
Par desous la fontaine et le gravier corant. » (690)

— Allez, leur dit Butor, et menez avec vous bonne escorte de chevaliers pour le bien garder, car il en est grand besoin. (693)

Un sergent et trente chevaliers déterminés prennent leurs armes ; et il n'y en avait aucun qui n'eût cuirasse, pans et bras, écu et épée tranchante, bacinet¹⁰ et visièrre. Ensuite les écuyers s'armèrent et chacun avait son destrier.

La troupe sort du castel pas à pas chevauchant. Quand ils furent dehors, Butor en une dernière recommandation adjure les chevaliers qui portaient l'enfant, de le garder avec grand soin.

Je vous requier por Dieu, le pere tout puissant,
Que bien gardez mon fils : c'est quanque¹¹ j'ai vaillant.
Vous savez que ma fame en a le cœur dolant,
Mais s'il plaît a Jhesu joie en aura plus grant.
Dont s'en alla Butor ou chastel soupirant,
Où la dame trouva ses deux poins détordant ;
A son povoir l'ala Butor reconfortant. (713)

II

(711) Bruiant porte l'enfant dans ses bras, quatre chevaliers sont à ses côtés, et la troupe arrive à l'entrée du bois. Sur l'avis de Bruiant, quatre d'entre eux pénétreront

seuls jusqu'au lieu-faé, les autres garderont les passages de la grande forêt. (740)

(741) Mais bientôt voilà que dans le bois se font entendre les cris d'une femme. Bruiant, ayant confié l'enfant à ses trois compagnons, s'avance à sa découverte et la joint bientôt. (748) Près d'elle était étendu un chevalier baigné dans son sang, et dont le corps était couvert de blessures.

— Dame, lui dit Bruiant, qui donc a si vilainement occis ce chevalier ?

— C'est, répondit-elle, le chevalier qui ne prend jamais à rançon celui qu'il a renversé. (762)

Bruiant se propose à la dame pour lui venir en aide. Il vent poursuivre le meurtrier et venger la mort de son mari.

— Ce serait peine perdue, lui dit elle, car il est à plus de quatre lieues ; laissez-moi gémir sur le corps de mon seigneur. (773)

Mais ce n'est pas tout. La dame apprend à Bruiant qu'elle avait apporté son enfant pour obtenir dons et honneur, et recevoir heureuse destinée et pendant que son seigneur combattait contre le félon chevalier, voilà qu'un serpent cruel est venu étrangler l'enfant. « Pour Dieu, sire, laissez-moi, car je veux rester ici et y mourir. »

L'âme de Bruiant s'émeut de pitié, et il dit à la dame : « Pour Dieu, ne vous désespérez pas. J'ai maintenant certaine affaire, mais bientôt je reviendrai. » (798)

Bruiant s'éloigne donc de la dame, et s'en va rejoindre ses trois compagnons là où il les avait laissés avec le petit enfant ; il le leur reprit, mais le malheur arrivé à la dame dans la forêt le remplissait de crainte. (807)

A la longue de cheminer dans la grande Bersillant, ils finissent par entendre le bruit du ruisseau, et découvrent la Fontaine. L'heure attendue approchait. Ils continuent de chevaucher le long du ruisseau, et aperçoivent un beau grand châtaignier, proche de la Fontaine, où maintes fois on a vu les fées s'assembler. Ils s'arrêtent à l'arbre, descendent

de cheval, déposent l'enfant sur un oreiller et s'asseyent auprès. (838)

Bruiant profite de ce temps de repos pour adresser à la Vierge reine une fervente prière. Qu'elle accorde à l'enfant de favorables dons pour qu'il devienne l'honneur de sa race, et que Dieu le préserve cette nuit de l'atteinte des bêtes sauvages. (853)

(854) « Maintenant, dit Bruiant, il est temps de nous mettre à l'écart, cachons-nous dans l'ombre, entrons dans le bois sans nous trop éloigner, car si l'enfant venait à nous être enlevé, nous serions certainement pendus. Mais si nous le rapportons sain et sauf, avec d'heureuses destinées, nous n'y perdrons rien. Mettons-nous en lieu propice pour bien observer. » (871)

886 Ils laissèrent l'enfant delès la fontenelle
Qui fu clere c'argent ou fons de la gravelle ;
Dont l'iave descendoit merueilleusement belle,
Onques si clers ne fu vis argent qui sautelle,
Car la fontaine estoit luissant comme estincelle
Plus verte estoit entour que tarin qui apelle ¹² ,
Et si avoit entour mainte belle flourcelle
Dont on voit le sorjon qui gentement flaielle ;
Trop miex plaist a veoir c'ouir son de vielle,
Ne qu'a baissier aussi une douce pucelle.

(896) Pendant que les quatre chevaliers sont dans une anxieuse attente, priant Dieu qu'il garde l'enfant exposé à grand péril sur la fontaine,

902 Ils ouïrent un chant qu'une dame chantoit
Si gracieusement, que proprement sembloit
C'angles (*anges*) de paradis venissent la endroit,
Et tout en ce moument que la dame cessoit,
Une autre dame après un chant recommançoit,
Et la tierce les deux à son tour responnoit ;